

De Chéticamp à K'jipuktuk: Learning and Living in Translation

By
Joelle C. Larade

A Thesis Submitted to
Saint Mary's University, Halifax, Nova Scotia
in Partial Fulfillment of the Requirements for
the Degree of Bachelor of Arts – Honors in French Program.

December, 2019, Halifax, Nova Scotia

Copyright Joelle C. Larade, 2019

Approved: Dr. Rohini Bannerjee.
Associate Professor of French and Francophone Studies
Department of Modern Languages and Classics
Saint Mary's University

Date: December 13, 2019

TABLE OF CONTENTS

REMERCIEMENTS	i
ABSTRACT	ii
RÉSUMÉ	iii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : DE CHÉTICAMP À K’JIPUKTUK, OU UNE EXPLORATION DE L’ENTRE-DEUX	2
Trouver l’équilibre comme personne bilingue en Nouvelle-Écosse	2
Chéticamp: bulle sociolinguistique et culturelle	3
Le triple paradoxe du franco-anglo-acadien.....	5
Halifax comme tiers-espace	8
Passer comme anglophone	9
CHAPITRE II : L’ACTE DE TRADUIRE	12
La traduction comme communication interculturelle	12
Développement d’une éthique féministe de traduction.....	13
CONCLUSION.....	19
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.....	20

REMERCIEMENTS

Premièrement, un remerciement tout spécial à Dre Rohini Bannerjee, qui a agit comme la superviseuse de ce projet Honors, pour son soutien et son encouragement constant et continué. Dre Bannerjee assure l'épanouissement de ses élèves en les poussant à atteindre leurs buts et je ne fais pas exception. Mille remerciements ne sont pas suffisants pour exprimer ma reconnaissance.

Un remerciement est aussi dû à Dr Jean-Jacques Defert, qui a été le premier à faire germer l'idée de faire un projet Honors dans mon esprit. J'aimerais aussi remercier Dre Sophie Beaulé, qui m'a encouragé d'écrire sur un sujet dont je suis passionnée. Les noms susmentionnés ne sont que quelques professeurs parmi plusieurs qui ont eu un profond impacte sur ma formation en tant qu'apprenante.

Enfin, un merci très sincère à ma famille et mes amis, qui m'ont encouragé pendant l'écriture de cette mémoire, surtout mes parents, David et Paulette. Depuis un jeune âge, ils ont instillé en moi un respect et un souci pour l'autre. Ma mère m'a transmis son amour des langues et de la littérature et mon père m'a partagé sa soif de connaissance. Pour cela et pour tout ce qu'ils ont fait et continuent de faire pour moi, je leur suis très reconnaissante.

De Chéticamp à K'jipuktuk : Learning and Living in Translation
By Joelle C. Larade

ABSTRACT

The Third Space, a term coined by postcolonial critic Homi K. Bhabha, is a space in which binary conceptions of identity cease to exist. For a bilingual person, this space therefore offers the possibility of a hybrid conception of language and, consequently, of identity. Instead of demanding that a choice be made between English and French, for example, the Third Space makes it possible to embrace these two linguistic identities simultaneously. In this vein, Halifax is a Third Space which allows me to experience the triple paradox that is the *anglo-franco-acadien* and the corresponding aspects of culture and identity. My experiences as an Acadian, francophone and anglophone have profoundly influenced my conceptualization of language and, consequently, my translation practices. This led to the development of a feminist ethics of translation during the translation of the intercultural studies textbook. Like Bhabha's Third Space, my translation rejected all binary conceptions of gender to instead use neutral terms. Some of these words and expressions are not often used in the target language, but it is only by using new innovative terminology that language can evolve and be more inclusive.

De Chéticamp à K'jipuktuk : Learning and Living in Translation
By Joelle C. Larade

RÉSUMÉ

Le tiers-espace, un concept théorisé par le penseur postcolonial Homi K. Bhabha, est un espace dans lequel les conceptions binaires de l'identité cessent d'exister. Pour une personne bilingue, cela offre donc la possibilité d'une conception hybride de la langue et, conséquemment, de l'identité. Au lieu d'exiger un choix entre l'anglais ou le français, par exemple, le tiers-espace fait que ce soit possible de vivre ces deux identités linguistiques simultanément. Dans cet esprit, Halifax est un tiers-espace qui me permet de vivre le triple paradoxe qui est l'anglo-franco-acadien et les aspects culturels et identitaires qui y sont attachés.

Mes expériences en tant qu'Acadienne, francophone et anglophone ont profondément influencé ma conceptualisation de la langue et, conséquemment, mes pratiques de traduction. Cela a mené au développement d'une éthique féministe de la traduction lors de la traduction du manuel d'études interculturelles. Tout comme le tiers-espace de Bhabha, ma traduction refuse les conceptions binaires du genre pour plutôt employer des termes neutres. Certains de ces termes ne sont pas utilisés couramment dans la langue cible, mais c'est seulement en utilisant de la nouvelle terminologie innovative qu'une langue puisse évoluer et être plus inclusive.

INTRODUCTION

« Les limites de ma langue sont les limites de mon monde. » -Ludwig Wittgenstein

Cette mémoire examinera ce que c'est d'apprendre et de vivre *in translation*, de vivre dans l'entre-deux, ou plus précisément, dans le tiers-espace tel que conceptualisé par Homi K. Bhabha. Mon temps est partagé *entre* un espace rural francophone et un espace urbain anglophone. Chéticamp est l'endroit où j'ai passé les premiers dix-huit ans de ma vie, et celui où je passe encore mes étés. Halifax est mon chez-moi pendant l'année universitaire, soit de septembre à avril. L'espace physique et métaphorique *entre* ces deux lieux est l'intermédiaire où ma construction identitaire se fait. De plus, je vis *entre* le français et l'anglais. Ma langue maternelle est le franco-acadien, qui est toujours utilisée dans mon foyer. Le franco-acadien, qui est ma langue quotidienne, peut être décrit en termes très simplistes comme un mélange *entre* le français et l'anglais. L'anglais était aussi présent dans mon foyer depuis un jeune âge, surtout sous la forme de médias. Ces deux langues étaient donc apprises presque simultanément. Quant au français standard, il s'est introduit dans ma vie plus tard en 2015, au début de ma carrière académique à l'université Saint Mary's à Halifax. Apprendre et vivre *in translation* implique une négociation quotidienne entre l'anglais, le français et le franco-acadien dans ma vie. Au lieu d'emprunter une perspective puriste de la langue et de l'identité qui y est attachée, on doit conceptualiser la langue et l'identité comme étant fluide et hybride. L'équilibre entre ces trois composantes linguistiques et identitaires, franco-acadien, anglais et français, ne peut être trouvée que dans le tiers-espace de Bhabha.

CHAPITRE I : DE CHÉTICAMP À K'JIPUKTUK, OU UNE EXPLORATION DE L'ENTRE-DEUX

Trouver l'équilibre comme personne bilingue en Nouvelle-Écosse

The borderline work of culture demands an encounter with 'newness' that is not part of the continuum of past and present. It creates a sense of the new as an insurgent cultural translation. Such art does not simply recall the past as social cause or aesthetic precedent; it renews the past, refiguring it as a contingent in-between space that innovates and interrupts the performance of the present.

(Homi Bhabha, *The Location of Culture* 7)

Le tiers-espace, tel que conceptualisé par le penseur postcolonial Homi K. Bhabha, est un espace qui offre la possibilité d'échapper aux politiques polarisantes et d'émerger comme les autres de nous même. L'intermédialité du tiers-espace fait place aux conceptions hybrides de la culture:

[It] may open the way to conceptualizing an *international* culture, based not on the exoticism of multiculturalism or the *diversity* of cultures, but on the inscription and articulation of culture's *hybridity*. To that end we should remember that it is the 'inter' - the cutting edge of translation and negotiation, the *in-between* space - that carries the burden of the meaning of culture. (Bhabha 38)

Cet espace transcende les frontières géographiques et imaginaires de la culture et se conçoit plutôt sur la base de l'hybridité que de la *diversité*. Cette dernière peut avoir tendance à créer des divisions, mais l'hybridité permet la coexistence de plusieurs cultures au sein d'une identité individuelle ou collective. Pour une personne bilingue, le tiers-espace offre donc la possibilité d'échapper aux conceptions binaires de la langue et de l'identité qui y est attachée, afin d'adopter une identité plutôt hybride.

Chéticamp: bulle sociolinguistique et culturelle

Fondé en 1786 par Pierre Bois et Joseph Richard, le village natal de Chéticamp est une petite communauté acadienne situé sur la côte nord-ouest de l'Île du Cap Breton, en Nouvelle-Écosse. La majorité des premiers colons de ce village étaient des descendants des Acadiens qui avaient été déportés de la Nouvelle-France en 1755 par l'empire britannique (Chiasson 31). Le dialecte à base française parlé dans cette région remonte au XVII^e siècle et partage plusieurs similarités avec le français utilisé par Rabelais, Ronsard, Marot et la cour de Versailles (Chiasson 277). En comparaison avec autres variétés du français au Canada, le dialecte franco-acadien de Chéticamp n'a pas beaucoup évolué depuis l'époque de sa fondation. Normalement, on penserait qu'un manque d'évolution marque une certaine déficience au niveau de la langue. Mais, au contraire, le rythme lent de changement linguistique du franco-acadien de Chéticamp a permis de maintenir cette variété particulière.

Aussi et d'autant plus, le franco-acadien a résisté aux influences exogènes à cause de son isolement sociale, géographique et politique. Comme expliqué par van Herck, "speech communities that are isolated in some way often preserve older ways of speaking" (33). Même après la Confédération de 1867, pendant que les diverses régions du Canada entraient en contact, Chéticamp a resté relativement isolé comme il n'avait pas beaucoup de contact avec d'autres régions francophones (Chiasson 273). Van Herck propose que les communautés linguistiques isolés peuvent agir comme une sorte de "linguistic time machine" (33). Effectivement, dans son isolement, Chéticamp agit comme une bulle qui protège des trésors sociolinguistiques et culturelles qui lui sont particuliers.

Un des traits distinctifs le plus marquant du franco-acadien en général, et surtout celui de Chéticamp, est la variation lexicale. Le franco-acadien possède un lexique impressionnant de “termes français archaïques provenant de l’ancien et moyen français et que l’on retrouve encore dans les patois en France” (Dubois 91). Convenablement, les archaïsmes utilisés à Chéticamp sont surtout liés aux aspects traditionnels de la vie tels que la pêche, l’agriculture, la chasse, la construction, etc. En revanche, les anglicismes qui ont entré dans le vocabulaire des Chéticantains contemporains sont liés aux nouvelles technologies. Comme souligné par Chiasson, “beaucoup de termes marins se sont transposés dans le langage courant” tels que *amarrer*, *embarquer*, et *virer de bord* (277). Ces termes, autrefois confiés exclusivement au contexte marin, ont été généralisés et adaptés à la vie progressante des Acadiens. Par exemple, à l’origine, *embarquer* et *débarquer* signifiaient monter et descendre d’une barque, un type de bateau. Ces derniers ont été adaptés à la vie courante et sont maintenant utilisés en concurrence avec des modes de transportation modernes tels que les automobiles et les autobus.

Malgré l’influence anglophone croissante, les locuteurs franco-acadiens de Chéticamp ont réussi à préserver la majorité du riche lexique de leurs ancêtres et, plus largement, leur façon de parler. Cela étant dit, les Acadiens d’aujourd’hui ne se définissent pas uniquement par les archaïsmes de leurs ancêtres. Le franco-acadien contemporain est surtout marqué par l’alternance codique, le processus de mélanger deux langues dans une seule parole en suivant des règles précises. Pour les Acadiens, “language mixing... can become a powerful “reverse discourse”, a tool of resistance” (Gammel & Boudreau 52). Effectivement, l’alternance des codes dans la poésie et la chanson acadienne présente une dualité moqueuse stratégique, une sorte de schizophrénie lucide, en semant aussi les

graines d'une voix et d'une identité acadienne distincte (Gammel & Boudreau 53 & 55). L'identité collective acadienne est donc marquée par ce sentiment de schizophrénie *entre* le français et l'anglais, *entre* le passé douloureux de leurs ancêtres et la réalité présente de l'existence acadienne. C'est dans cet espace-temps de l'entre-deux que le passé peut être renouvelé (Bhabha 7).

Le triple paradoxe du franco-anglo-acadien

Il y a longtemps eu un débat autour du franco-acadien et des influences que le français standard et/ou l'anglais peuvent exercer sur ce dernier. D'une part, le franco-acadien est souvent discrédité comme étant une langue orale, liée à un manque d'éducation et de sophistication et donc inapproprié pour la sphère publique (MacLeod 103). Il serait donc 'important' pour les Acadiens d'apprendre le français standard à l'école, un symbol de raffinement et d'érudition qui enrichit le statut social et qui élargit les occasions pour l'avancement économique (MacLeod 101). Mais, d'autre part, certains critiques et locuteurs pensent que le français normatif pourrait mener à la perte de traits distinctifs de la langue locale. Effectivement, on observe cette tendance dans certaines communautés francophones au Canada (Boissonneault 225). De plus, l'utilisation d'un français international dans un contexte informel peut marquer le locuteur comme étant prétentieux ou insincère. Ceux qui changent leurs styles d'expression afin de se conformer à un standard peuvent sembler avoir honte de leur langue et/ou leur culture (MacLeod 103). MacLeod explique le paradoxe que les Acadiens peuvent ressentir envers la standardisation :

For many Acadians and cultural outsiders, speaking French is a mark of Acadian-ness that authenticates associative bonds between community members, diasporic Acadian populations, and francophone populations in Québec and the greater world. Yet the issue of which French vernaculars constitute authentic Acadian

French is somewhat more contentious for Acadian cultural participants. For some, international French offers the only possibility for sustaining French-language fluency—and the distinctive culture it engenders—in Acadian communities. For others, imposing international French on Acadian communities exacerbates the decline of distinctive linguistic and cultural traditions. (MacLeod 135-36).

En plus de la standardisation, les Acadiens font face à une autre tendance persistante : l’anglicisation. Cette dernière devient de plus en plus présente avec la globalisation croissante. L’anglais a été une source d’insécurité linguistique profonde pour les Acadiens depuis longtemps. Certains pensent même qu’elle menace de faire disparaître le franco-acadien tout entier (Chiasson 281). Au contraire, l’incorporation d’anglicismes dans la langue vernaculaire n’est pas un signe de dégradation. Ce phénomène, appelé alternance codique, exige une maîtrise des deux langues d’utilisation et n’est pas un signe de déficience quelconque (Van Herck 131).

L’étude de Gammel et Boudreau, basée sur les travaux de Mikhail Bahktin sur les textes de Rabelais et ses notions du dialogique et du carnivalesque, établit l’alternance codique comme outil de construction identitaire acadienne. Bahktin utilise le carnaval d’Europe médiéval pour montrer que dans tels festivités, les lois normales peuvent être suspendus pour la journée, créant une liberté temporaire ou une “espace” de désengagement de la culture dominante. Cet élément carnivalesque est présent dans plusieurs chansons acadiennes qui sont dévouée à la célébration (le frolic), dans lequel on ne peut pas nécessairement échapper à la marginalisation, mais dans lequel le statut marginal devient un outil pour se “moquer” de la culture dominante et pour générer l’identité acadienne comme étant liée à la célébration, au rire et à la communauté (Gammel & Boudreau 52). L’alternance codique représente donc une dualité moqueuse stratégique dans l’art acadien, qui établit les éléments fondamentaux d’une voix et une

identité acadienne distincte (Gammel & Boudreau 53). Les auteurs de cette étude décrivent l'identité collective acadienne comme étant transnationale, qui rappelle la notion d'hybridité de Bhabha:

Acadian identity construction frequently promotes a collectivity that dismantles the very idea of traditional nationalism even during its "nationalist" stage. Acadian poetry moves beyond a monological nationalism to embrace a vision of dialogical nationalism, to a ludic, even a parodic nationalism that calls into question the traditional symbols of nationalist identity. (Gammel & Boudreau 53-54)

Cette identité peut cependant être victime des pressions d'assimilation des cultures hégémoniques dominantes. Selon Erna MacLeod, la globalisation crée une situation paradoxale pour les communautés non-dominantes - le processus de globalisation lie les populations diasporiques et renforce la conscience collective, donnant aux groupes dispersés linguistiquement et culturellement une visibilité augmentée et une voix politique plus puissante. En faisant cela, la globalisation peut promouvoir une plus grande autonomie pour les cultures marginales. Cependant, les processus de globalisation perturbent aussi les frontières conceptuels et territoriales établies qui isolent les langues et les pratiques des pressions assimilatrices d'arrangements dominants (MacLeod 136). Les contradictions s'étendent avec le concept de l'authenticité ethnique:

Acadian struggles for linguistic survival illuminate the contradictions embodied in notions of ethnic authenticity. For Nova Scotia's Acadian inhabitants (and for cultural outsiders), French-language fluency connotes "authentic" Acadian-ness, and Acadian vernaculars are often promoted as "purer" than the more "evolved" (i.e. modern or up-to-date) French spoken in France and Quebec. Yet Acadian speech concurrently connotes a lack of instruction or sophistication; thus the language is often devalued as 'improper' or 'uneducated' in comparison to more refined linguistic styles taught in schools or spoken by French-Canadians in Quebec. (MacLeod 78)

En étant moi-même acadienne, francophone et anglophone, j'ai dû savoir naviguer ces contradictions et paradoxes liés à mes langues d'usage. Pour moi, Halifax m'a permis de

vivre mes trois langues et les éléments culturels qu'elles engendrent, sans la pression d'avoir besoin de choisir entre ces trois richesses. Les répondants de l'ouvrage de MacLeod donnent l'impression que le franco-acadien, le français normatif et l'anglais ne pourraient jamais coexister en une seule communauté, pour ne pas mentionner une seule personne. Cela est une conception essentialiste de la langue, et conséquemment, de la culture. Une telle conception va à l'encontre du concept d'hybridité culturelle préconisée par Bhabha. Mais, en effet, mon existence est exemplative que l'hybridité entre ces trois langues et les cultures qui y sont attachés est envisageable.

Halifax comme tiers-espace

Halifax est un tiers-espace cosmopolite qui me permet de vivre mes trois identités sociolinguistiques simultanément: franco-acadienne, francophone, et anglophone. Une négociation quotidienne de ma part prend place entre mes trois langues, et conséquemment, trois composantes majeures de mon identité, pour ne pas mentionner les autres éléments identitaires tels l'âge, le genre, le statut socio-économique, etc. Mon hybridité est articulée dans ma parole quotidienne. Le franco-acadien, ma langue maternelle, est toujours la langue de mon foyer. Le français standard est ma langue académique, dans laquelle je fais mes études universitaires, en compagnie avec l'anglais. Ce dernier est aussi la langue de fonctionnement quotidien au niveau public dans la ville. À Halifax, les trois facettes sociolinguistiques de ma personne sont exprimées quotidiennement : Acadienne, francophone et anglophone. L'intermédialité de cet espace cosmopolite me permet de vivre l'intermédialité de mon identité, sans avoir besoin de choisir l'une ou l'autre étiquette identitaire.

Passer comme anglophone

Même si Halifax représente un tiers-espace dans laquelle mon identité peut épanouir, mon identité sociolinguistique peut être mésinterprétée. Parfois, on fait la présomption erronée que l'anglais est ma langue maternelle. Dans "Passing for a native speaker: Identity and success in second language learning", Piller examine ce qu'elle appelle *passing practices*, les pratiques langagières qui permettent à quelqu'un de 'passer' comme un locuteur natif, un phénomène qui s'est produit dans ma vie avec la langue anglaise. Piller théorise que *passing* constitue une déstabilisation de la norme:

The insiders' accounts of expert L2 users and their linguistic passing practices... are potentially as destabilizing to linguistic social identities (non-native vs. native speakers) as accounts of gender and ethnic passing as to ideologies of stable, essential, authentic and dichotomous assumptions of gender (men vs. women) and racial (black vs. white) identities. (Piller 180)

La stabilité d'identités linguistiques a été remise en question par le domaine de *crossing studies* qui s'intéresse à l'usage d'une langue qui n'appartient pas de façon évidente au locuteur (Piller 181). Mon cas de *passing* ne s'applique pas au concept de *crossing* parce qu'il n'est pas évident que l'anglais ne m'appartienne pas. Le fait que mes origines soient européennes et que mon apparence physique ressemble à une locutrice anglophone 'typique' est précisément ce qui me permet de 'passer' comme une anglophone de langue maternelle.

Ce sont surtout des élèves internationaux, à qui je donnais des sessions de tutorat en français dans une université anglophone, qui me prenaient pour une anglophone native. Lorsque c'était révélé que le français est ma langue maternelle, la question éternelle survenait : "Where are you from?" ou bien, "So you're from Québec?". Ces questions sont sous-tendues par l'hypothèse sous-jacente qu'il n'y a pas de francophones en

Nouvelle-Écosse. À la suite de cette question se déroulait donc tout un discours sur le fait qu'il existe des francophones au Canada hors Québec, même dans l'environnement majoritairement anglophone de la Nouvelle-Écosse. La première question était souvent suivie par une phrase à la fois affirmative et interrogative : “*But you don't have an accent ?*”. Comme expliqué par Christopher Jenks, cet énoncé est conçu comme un compliment, qui me force conséquemment à expliquer mes origines ethniques et linguistiques : “analyses of data show that language proficiency compliments lead to the identification and discussion of social categories” (Jenks 177). Selon Jenks, la compétence linguistique forme une partie intégrale du sens d'identité des intervenants ELF (English lingua franca) (177). Cependant, pour moi, la compétence linguistique en anglais, qui me permet de passer pour une locutrice native, occulte mon identité acadienne et mes compétences en français, ce qui nuit à mon sens d'identité. Donc, en réaction aux instances de *passing*, la présomption erronée est corrigée aussitôt en ‘révélant’ mes racines francophones maternelles. Il y a deux aspects qui expliquent mon empressement d'arrêter la performance de *passing* :

1. Le syndrome de l'imposteur : Si mes racines françaises ne sont pas révélés, je cache une grande partie de mon identité. Piller fait le lien entre passer pour un locuteur natif et se sentir comme un imposteur: “in popular ideas about passing for a native speaker, the prototypical passer is an imposter, the spy... the spying as passing prototype involves deceit: a person's ‘true’ identity is hidden and a ‘fake’ identity is assumed” (198).
2. En sachant que l'anglais est ma langue seconde, cela rend mes capacités dans cette langue encore plus impressionnantes. Passer comme anglophone signifie le plus

haut niveau de réussite dans la langue seconde. Alors, en informant mon interlocuteur que le français est ma langue maternelle, cela m'accorde plus de prestige.

Toutes ces composantes s'introduisent dans la négociation constante qui s'opère dans ma vie quotidienne en étant personne bilingue. Les langues qui font partie de mon repertoire ont chacune des différents éléments culturels et identitaires qui y sont attachés. Ce n'est que dans le tiers-espace que ces identités linguistiques multiples peuvent opérer en coexistence et non en compétition. Aussi et d'autant plus, il faut avoir une conception hybride des langues et, conséquemment, de l'identité.

CHAPITRE II : L'ACTE DE TRADUIRE

La traduction comme communication interculturelle

Homi K. Bhabha postule que la traduction est la nature performative de la communication culturelle (228). Pour Bhabha, la traduction est un moyen de comprendre la culture de l'autre. Il soutient que, avec son concept de 'foreignness of languages', Walter Benjamin décrit "the performativity of translation as the staging of cultural difference" (227):

The subject of cultural difference becomes a problem that Walter Benjamin has described as the irresolution, or liminality, of 'translation', the *element of resistance* in the process of transformation, 'that element in a translation that does not lend itself to translation'. (Bhabha 224)

Effectivement, la traduction est un lieu d'intermédiation entre deux langues et, conséquemment, entre deux (ou plusieurs) cultures. Cet *élément de résistance*, l'élément dans une traduction qui ne se prête pas à la traduction, est survenu dans le processus de la traduction du manuel d'études interculturelles *L'Intelligence interculturelle* par Michel Sauquet et Martin Vielajus. L'intraduisibilité reposait souvent dans les éléments culturels qui ne se traduisent pas du français à l'anglais. Parfois, il s'agissait d'éléments linguistiques propres à chaque langue tels que les expressions. Les différences culturelles qui entraient en jeu dans mon travail étaient d'une nature double : les différences entre la langue d'origine (le français) et la langue cible (anglais), ainsi que les enjeux interculturels qui étaient le sujet du manuel.

Tout comme le Tiers Espace de Homi Bhabha, la traduction crée un espace intermédiaire, entre deux langues et, conséquemment, entre deux (ou plusieurs) cultures. Si le Tiers Espace est un lieu qui donne place à la subversion and à la transgression, alors la traduction y est aussi. Ce qui a été subverti dans la traduction du manuel d'études

interculturel sont les notions du genre and leurs représentations dans la langue. Selon Boris Buden et al., “hybridity is also the space where all binary divisions, and antagonisms... cease to hold”. Ce sont tels divisions binaires, comme le masculin-féminin, que la traduction a dépassé, en optant plutôt pour des termes neutres.

Développement d'une éthique féministe de traduction

Ayant aucune formation formelle ni d'expérience notable en traduction, ma propre politique, éthique et poétique de traduction s'est développée au fur et à mesure que le projet de traduction avançait. Cette éthique a fini par prendre une direction féministe. Le texte d'origine, écrit par deux académiques masculins, était largement androcentrique. Ses divers exemples et anecdotes étaient en majorité à propos de sujets masculins. Mon devoir en tant que traductrice était donc d'injecter de la représentation féminine lorsque possible afin de rétablir l'équilibre entre la représentation masculine et autres représentations de genres. Cela s'est fait à travers la féminisation ou la neutralisation des termes lorsqu'il était convenable de le faire sans changer le sens véhiculé par les auteurs originaux. La traduction a été un acte d'équilibre entre préserver le message communiqué par le texte original et produire un travail qui me représente en tant que traductrice.

Historiquement, la traduction était un travail féminin. Des femmes écrivaines, telles que George Eliot, ont pu accéder au monde des lettres à travers la traduction (Simon 2). Cet art et ce métier permettait aux femmes de s'avancer sur le plan social et a joué un grand rôle dans la participation des femmes aux mouvements sociaux (Simon 2). La traduction est donc devenue un mode d'expression puissant pour les femmes (Simon 3). Non seulement la traduction est liée aux femmes à travers le travail de traduire, mais

aussi dans ses représentations métaphoriques. L'original est typiquement associé au masculin et la traduction au féminin¹. De telles représentations sont problématiques parce que la traduction est toujours vue comme étant secondaire, dérivée de l'originale. Comme Simon l'explique, "translators and women have historically been the weaker figures in their respective hierarchies: translators are handmaidens to authors, women inferior to men" (1). De plus, le texte original est typiquement associé au naturel, au véridique, à la légitime, tandis que la traduction ou la re-production est liée à l'artificiel, à la fausseté, à la trahison (Chamberlain 455).

La théorie féministe de la traduction consiste donc à identifier et à critiquer l'entremêlement des concepts qui relèguent les femmes et la traduction au bas de la hiérarchie sociale et littéraire (Simon 1). Lori Chamberlain explique les défis de la traduction féministe:

One of the challenges for feminist translators is to move beyond questions of the sex of the author and translator. Working within the conventional hierarchies...the female translator of a female author's text and the male translator of a male author's text will be bound by the same power relations: what must be subverted is the process by which translation complies with gender constructs. (Simon 3)

Comme suggéré par Chamberlain, ma traduction a essayé de dépasser mon identité comme traductrice féminine et l'identité des écrivains du texte original comme masculins, tout en tenant compte de ces réalités sociales. Le processus par lequel la traduction se conforme aux constructions du genre a tenté être renversé. Cet objectif a été accompli en employant quelques différentes méthodes. Premièrement, il y a la

¹ Pendant l'écriture de cette section de la mémoire, j'ai voulu traduire "*authorship*" pour parler de comment les femmes ont pu accéder au statut d'écrivaine à travers la traduction, mais *authorship* se traduit par "paternité". Cela montre comment l'acte d'écrire est intimement lié à la masculinité, tandis que la traduction est liée à la féminité.

féménisation des sujets lorsqu'ils sont neutres ou que le genre n'est pas spécifié. Cette démarche va à l'encontre de l'androcentrisme du texte, tout en préservant le message du texte original. À titre d'exemple, le texte a été rendu moins androcentrique et plus inclusif en traduisant "Homme" par "Humankind" au lieu de "Mankind".

Précisément, ce terme, "Homme" pour signifier l'humanité, a été l'objet de plusieurs problèmes pendant la traduction. Une traduction directe à "Man" ou "Mankind" aurait été trop datée et trop androcentrique pour mon approche féministe. Il est sous-entendu que "Mankind" inclut tous les humains de la Terre, mais ce terme est quand même très problématique. Il ne représente pas fidèlement l'autre moitié de la population, les femmes, sans parler de tous les individus qui ne s'identifient ni comme homme, ni comme femme. Des alternatives plus inclusives et neutres tels que "Humankind" et "humans" ont donc été employés. Ces termes enlèvent le genre de l'équation, ainsi mettant sur plan égale toutes les variétés qui se trouvent sur le continuum du genre².

Continuant dans cette voie, l'expression "un homme, une voix" est survenue dans le chapitre 6 du manuel. La traduction littérale de cette expression serait "one man, one voice" mais cela ne marchait pas avec mon éthique de traduction féministe, évidemment. Dans le contexte du passage d'origine, il ne s'agissait pas exclusivement d'hommes, mais plutôt de l'humanité. L'expression a donc été traduite par "one person, one voice". Cette traduction rétabli la neutralité et l'inclusivité totale, non basée sur le genre. En choisissant le mot "person", le texte traduit met sur plan égal toutes les personnes, que ce soit par rapport au genre, au sexe, à l'âge, à l'ethnicité, etc. C'est cette égalité qui est à la base de la théorie féministe qui est transmise dans ma traduction.

² Ma politique de traduction pense au genre plutôt en termes d'un continuum au lieu d'une dichotomie telle que masculin/féminin.

Un autre problème important qui s'est présenté pendant le processus de traduction était comment traduire "il" lorsque le genre du sujet n'est pas claire. Dans la langue française, le genre comporte une signification double : il y a le genre grammatical et le genre social. La traductrice doit donc tenir compte des deux sens lorsqu'il s'agit de décisions reliées au genre. En français, on utilise seulement "elle" pour parler de sujets ou d'objets féminins et dans toutes autres circonstances on fait recours à la forme grammaticale masculine "il" par défaut. Mais cela est problématique parce que le "il" est associé au masculin dans l'imaginaire collectif. Alors, même si le genre n'est pas spécifié dans le contexte, le lecteur pourrait faire une association inconsciente avec le masculin. Les représentations du masculin et du féminin seraient donc inégales.

Pour les raisons susmentionnées, le terme "il" a été traduit par le terme neutre "they" le plus souvent possible. Bien que l'utilisation du "they" pour parler d'une personne au singulier n'est pas encore complètement naturalisée et intégrée dans le parler quotidien en anglais, ce terme fournit le seul moyen de rester neutre et de préserver le message. Il est impossible de traduire "il" par "she" au lieu de "he", par exemple, parce que le sens serait complètement changé. La seule autre possibilité serait "it", qui ne marche pas lorsqu'il s'agit d'une personne et non un objet. "He" ne marche pas non plus parce que tous les exemples dont il n'est pas clair s'il s'agit d'un homme ou d'une femme seraient masculinisés. Ma traduction refuse donc une surreprésentation du masculin et tente de trouver un équilibre dans la représentation du masculin et du féminin, tout en aspirant à une représentation du genre comme continuum plutôt que comme dichotomie.

Il y a plusieurs expressions françaises pour décrire certaines professions qui utilisent le mot "homme" dans leurs constructions et qui sont donc discriminatoires

envers toutes les personnes qui ne s'identifient pas comme homme. Il y a deux exemples entre autres dans le manuel d'études interculturelles qui sont illustratifs de ce phénomène. Premièrement, il y a l'expression "homme de loi" pour signifier "lawyer" dans le chapitre 8, pertinemment intitulé "Climbing the Ladder" ou "Gravir l'échelle sociale" en français. L'utilisation de ce terme androcentrique semble impliquer que seulement les hommes sont capables de gravir l'échelle sociale. Pourquoi pas simplement utiliser un terme plus neutre qui se réfère au même concept tel que "avocat"? De plus, le terme "avocat" peut facilement être féminisé en ajoutant un *e* à la fin du mot³. "Homme de loi" présente alors plus de problèmes pour la traductrice, surtout la traductrice féministe. Une traduction littérale donnerait "man of the law", une expression maladroite qui n'est pas utilisée couramment dans la langue cible. Ma recherche m'a proposée les suggestions ambiguës de "lawyer" ou "judge", qui ne sont pas du tout les mêmes professions. Le terme "lawyer" a donc été favorisé selon le contexte du passage original. De plus, le contexte de ce paragraphe indiquait qu'il s'agissait d'un homme. En ce cas, il ne s'agissait pas des questions qui seraient surgis si on avait eu besoin de trouver l'équivalent féminin pour "homme de loi". Est-ce qu'il serait aussi naturel de dire "femme de loi" ? Le fait que le droit est une profession qui a longtemps été dominée par les hommes a naturalisé l'expression "homme de loi". De toute façon, de telles expressions font que perpétuer l'hégémonie patriarcale présente dans cet emploi, ainsi que la surreprésentation du masculin dans la langue française.

³ D'après le Guide de féminisation de l'UQAM, <https://instances.uqam.ca/wpcontent/uploads/sites/47/2017/06/Guide-de-féminisation-ou-la-représentation-desfemmes-dans-les-textes.pdf>

Il en est de même pour l'expression "hommes d'affaires", employée dans le chapitre 11. Une traduction directe de cette expression donnerait "businessmen", un mot qui est utilisé couramment dans la langue cible. Cependant, l'utilisation de ce terme, tout comme "homme de loi", perpétue l'idée que le monde des affaires est dominé par les hommes et que les femmes n'y appartiennent pas. Il faut donc naturaliser des termes comme "businesswomen" pour contrer ces tendances discriminatoires. Dans la logique de mon éthique de traduction neutre, "hommes d'affaires" a été traduit par "business people". Dans le contexte original, il n'était pas précisé s'il s'agissait d'un groupe composé exclusivement d'hommes. Il s'agissait simplement d'un groupe de personnes qui travaillent en affaires. L'emploi de "businessmen" aurait donc donné une image et une impression qui ne reflète pas celle de la langue de départ. Cela est pourquoi "business people" est le meilleur terme pour ce contexte. Cette traduction est un peu maladroite et le terme n'est pas nécessairement utilisé couramment dans la langue cible, mais il était nécessaire pour avoir une expression plus neutre. Ce n'est que par l'utilisation continuelle de nouveaux termes neutres, tels que "business people", qu'on peut arriver à une langue plus neutre et égalitaire.

CONCLUSION

À travers l'art de la traduction, on peut arriver à une meilleure compréhension et appréciation de la langue maternelle et des langues secondes. Aussi et d'autant plus, dans l'esprit du concept de 'cultural translation' de Homi Bhabha, on peut parvenir à une connaissance approfondie de notre propre culture, ainsi que celle d'autrui. Cette connaissance se cristallise dans le tiers-espace, dans lequel peuvent naître des conceptions hybrides de la culture et de l'identité individuelle ou collective. L'hybridité est aussi l'espace dans lequel les conceptions binaires cessent d'exister (Boris Buden et al.). Dans la traduction du manuel d'études interculturelles, ce sont les divisions binaires tels que masculin-féminin qui ont été démantelées. Dans ma vie quotidienne, ce sont les conceptions essentialistes de la langue et de la culture qui y est attachée qui sont régulièrement remises en question. Au lieu d'avoir besoin de choisir entre soit l'anglais, soit le français, ces deux langues se sont conciliées dans le franco-acadien contemporain, mon parler vernaculaire à base françaises avec des influences anglaises. Par conséquent, il n'y a pas de choix à faire entre soit être francophone ou anglophone puisque le franco-acadien est aussi intimement lié à mon identité hybride en tant qu'Acadienne. L'hybridité de mon identité ne peut être exprimé complètement que dans le tiers-espace qui, dans ce cas, est l'espace cosmopolite bilingue de Halifax. Si, comme Ludwig Wittgenstein a dit, "les limites de ma langue sont les limites de mon monde", l'hybridité inhérente du franco-acadien ne place aucune limite sur mon épanouissement.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- Bhabha, Homi K. *The Location of Culture*. London, Routledge, 1994.
- Boissonneault, Julie. "Retrospective sur le français parlé en Ontario." *Revue du Nouvel-Ontario*, no. 41, 2016, pp. 197-231.
- Buden, Boris et al. "Cultural translation: An introduction to the problem, and Responses." *Translation Studies*, vol. 2, no. 2, 2009, pp. 196-219.
- Chiasson, Anselme. *Chéticamp: histoire et traditions acadiennes*. Moncton, Éditions des Aboiteaux, 1961.
- Gammel, Irene, and J. P. Boudreau. "Linguistic Schizophrenia: The Poetics of Acadian Identity Construction." *Journal of Canadian Studies*, vol. 32, no. 4, 1998, pp. 52-68.
- Jenks, Christopher. "'Your pronunciation and your accent is very excellent': orientations of identity during compliment sequences in English as a lingua franca encounters." *Language and Intercultural Communication*, vol. 13, no. 2, 2013, pp. 165-181.
- MacLeod, Erna. "*Words Apart*": *Performing Linguistic and Cultural Identities in Cheticamp*, Nova Scotia. 2008. University of Massachusetts, dissertation de doctorat.
- Piller, Ingrid. "Passing for a native speaker: Identity and success in second language learning". *Journal of Sociolinguistics*, vol. 6, no. 2, 2002, pp. 179-206.
- Van Herck, Gerard. *What is Sociolinguistics?* John Wiley & Sons Incorporated, 2012.